

André Baillon, romancier populiste belge ? Can André Baillon be considered a Belgian populist novelist ?

Maria Chiara Gnocchi

Volume 44, numéro 2, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023761ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023761ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gnocchi, M. C. (2013). André Baillon, romancier populiste belge ? *Études littéraires*, 44(2), 71–83. <https://doi.org/10.7202/1023761ar>

Résumé de l'article

Malgré le peu d'enthousiasme qu'André Baillon réserve au mouvement lancé par Léon Lemonnier, le romancier sera, surtout *post mortem*, à plusieurs reprises étiqueté comme populiste, et ce, jusqu'aujourd'hui. Ce qui peut surprendre, c'est que les mêmes traits qui poussent certains critiques à définir Baillon populiste en amèneront d'autres à le considérer comme régionaliste ou représentant de la littérature prolétarienne. Ces classements contradictoires nous apprennent sans doute peu de choses sur Baillon ; en revanche, ils nous en disent long sur les ambiguïtés des mouvements en question. Et si l'oeuvre du romancier belge tombe dans l'oubli après la Deuxième Guerre mondiale, c'est aussi à cause d'une (ou plusieurs) étiquette(s) mal placée(s).



André Baillon, romancier populiste belge ?

MARIA CHIARA GNOCCHI

*dans la mêlée littéraire, il y a un de ces mots en isme qui surnage ;
il provoqua des flots d'encre à sa naissance et suscite périodiquement
des polémiques littéraires ; il se répand même et prolifère à l'étranger :
c'est le mot de POPULISME¹.*

Ayant lancé l'école littéraire du populisme en France par un volume-manifeste accompagné de quelques articles dans la presse², Léon Lemonnier et son entourage visent un rayonnement à l'échelle européenne, sinon mondiale. L'instrument principal de ce qu'on pourrait définir comme une opération médiatique est l'enquête, à laquelle succède, au moment où le mouvement dispose d'une plus grande légitimité³, l'attribution du Prix du roman populiste, créé en 1931. La Belgique francophone est l'un des premiers pays interpellés, ce qui n'est pas surprenant, puisque la littérature belge connaît, à partir des années 1920, ce que Jean-Marie Klinkenberg a nommé une phase centrifuge, au cours de laquelle sont

-
- 1 Raoul Stéphan, « Le populisme et le roman populiste », *La Grande Revue*, juillet 1938, p. 512.
 - 2 Léon Lemonnier, *Manifeste du roman populiste*, Paris, La Centaine, 1930 ; « Un manifeste littéraire. Le roman populiste », *L'Œuvre*, 27 août 1929 ; « Du naturalisme au populisme », *La Revue mondiale*, 1^{er} octobre 1929 ; « Populistes d'hier et de demain », *L'Œuvre*, 15 octobre 1929 ; « Le roman populiste », *Le Mercure de France*, 15 novembre 1929 ; « Populisme », *Les Nouvelles littéraires*, 18 janvier 1930. En annexe au *Manifeste du roman populiste*, Lemonnier signale les articles d'autres critiques qui ont nourri le débat sur le populisme naissant. Pour une analyse fouillée de ces textes, cf. Elsabé Einhorn, « The populist movement in French literature », Thesis presented for the Degree of Doctor of Philosophy in the Department of French, 1952, University of Cape Town, 183 f. polytypés (un exemplaire est conservé à la Bibliothèque nationale de France).
 - 3 Ainsi que plusieurs critiques l'ont expliqué, le populisme est plus une « sensibilité littéraire » qu'une école ou qu'un mouvement au sens strict, en dépit des ambitions de ses promoteurs. C'est uniquement par commodité et par souci de *variatio* que les termes « école », « mouvement », « tendance » sont employés dans cette étude, évidemment au sens large.

privilegiées les stratégies d'assimilation⁴. Après quelques enquêtes menées en France, et avant que *La Grande revue* ne lance son « Enquête internationale sur le populisme », à laquelle répondent des écrivains de l'Europe entière, de l'Amérique, de la Chine et du Japon (octobre 1930 – février 1931), la question du populisme arrive en Belgique grâce à l'écrivain Constant Burniaux, chargé de demander à ses compatriotes dans la revue *Savoir et Beauté* : « Que pensez-vous du populisme ? Notre littérature possède-t-elle des ouvrages populistes ? » (mars 1930). L'une des premières réponses est signée par André Baillon, un romancier d'origine anversoise qui vit dans la région parisienne et qui a publié dans la capitale française presque tous ses romans. Sa réponse est favorable mais somme toute tiède ; et pourtant l'auteur sera, surtout *post mortem*, à plusieurs reprises étiqueté comme populiste dans des articles, des volumes, des anthologies.

Dans cette étude il est d'abord question de voir si, avec un peu de recul, on peut effectivement tenir Baillon pour un écrivain populiste ; mais le cas de cet écrivain va surtout nous permettre d'interroger le contexte de l'époque et de percevoir les nombreuses ambiguïtés qui caractérisent tant le mouvement populiste que les courants qui, à l'époque, lui font concurrence.

Au moment où Léon Lemonnier lance le *Manifeste du roman populiste*, André Baillon a déjà fait paraître ses œuvres les plus réussies et les plus favorablement critiquées. Il les a toutes publiées à Paris⁵, au rythme d'une par an, à partir d'*Histoire d'une Marie*, en 1921. La plupart d'entre elles font partie de la collection « Prosateurs français contemporains » que Jean-Richard Bloch dirige aux éditions Rieder⁶ ; une a paru chez Ferenczi (*Zonzon Pépette, fille de Londres*, 1923) ; une autre à La Jeune Parque de Jean Sénac (*Délires*, 1927).

Il s'agit, pour la plupart, de romans d'inspiration autobiographique. Dans *Histoire d'une Marie*, la trajectoire de Marie, prostituée au cœur pur, croise celle d'Henry, alter ego de l'auteur, qui deviendra son époux ; dans *En sabots*, récit composé d'une série de saynètes thématiques, le narrateur évoque son séjour en Campine, lorsque, en compagnie de sa femme Marie, il se fait éleveur de poules ; dans *Par fil spécial*, l'éleveur de poules est rentré en ville et travaille comme rédacteur dans un quotidien belge. *Zonzon Pépette* est l'histoire d'une autre prostituée, découlant d'un épisode secondaire d'*Histoire d'une Marie*. Dans *Un homme si simple*, au fil de cinq

4 Cf. Jean-Marie Klinkenberg, « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique », *Littérature*, n° 44 (1981) « L'institution littéraire, II », p. 33-50, et un numéro sous la direction de Jean-Marie Klinkenberg, *Textyles*, n° 15 (1998) « L'institution littéraire ».

5 À une seule exception près : le premier récit, *Moi quelque part...* (1920), a d'abord paru en Belgique à un tirage limité avant d'être repris par l'éditeur parisien Rieder sous le titre d'*En sabots* (1922).

6 Sur cette collection, cf. Maria Chiara Gnocchi, *Le Parti pris des périphéries. Les « Prosateurs français contemporains » des éditions Rieder (1921-1939)*, préface de Valérie Tesnière, Bruxelles, Le Cri-CIEL, 2007.

« confessions » adressées à un médecin de la Salpêtrière, le narrateur, nommé Jean Martin, explique les causes de son internement ; on retrouve le même Jean Martin dans *Chalet 1* qui décrit, à travers une mosaïque de petits tableaux, ses compagnons d'hôpital. Comme il l'a fait avec *Zonzon Pépette*, Baillon crée avec *Le Perce-oreille du Luxembourg* une nouvelle histoire à partir d'un personnage secondaire d'*Un homme si simple* et *Chalet 1. La Vie est quotidienne*, pour finir, est un recueil de récits brefs que l'écrivain rassemble un peu en hâte, en 1929, au moment où son inspiration paraît déjà s'essouffler.

Baillon allait publier le premier tome de sa trilogie de « souvenirs d'enfance » (dont seuls deux tomes ont vu le jour)⁷, lorsque, au tournant des années 1930, le monde littéraire s'agite autour de la notion nouvelle de populisme. Comme on l'a rappelé, c'est à Constant Burniaux — qui a déjà publié deux récits dans la collection parisienne qui édite Baillon — que revient la tâche d'ouvrir la discussion en Belgique. On remarquera que, de tout son vivant, Baillon a défendu son image de romancier « ermite », sinon « ours », loin des mécanismes de l'institution littéraire. Il décide pourtant de réagir aux questions posées par son compatriote Burniaux. Dans sa réponse, publiée dans la livraison successive de la revue, il fait preuve d'un enthousiasme mitigé⁸. Tout d'abord il met en avant son manque d'information sur la question (« Je vous étonnerai peut-être, mais je ne sais pas exactement ce que c'est que le populisme. Je n'en connais pas le manifeste »), ce qui est tout à fait en ligne avec l'image de lui-même qu'il aimait diffuser⁹. Il avoue ensuite être « plus ou moins populiste » et il s'explique là-dessus :

[...] je crois que moi aussi je suis plus ou moins populiste, populiste à ma manière, populiste libre, si être populiste ce n'est pas craindre de prendre le sujet de ses observations littéraires et de son affection humaine parmi les gens tout simplement du peuple. Mais je n'irai pas jeter l'anathème à ceux qui cherchent leurs personnages dans des milieux plus cossus ou plus fantaisistes. Le grand point est d'être sincère, que cela vienne du cœur, d'agir par conviction, non par discipline ou par snobisme. Car il faut redouter le snobisme, même dans le populisme.

Baillon partage l'option chère à Lemonnier du choix du peuple comme sujet romanesque – au fond, ses personnages ont toujours été des gens simples – mais

7 André Baillon, *Des vivants et des morts : Le Neveu de Mademoiselle Autorité* (I) et *Roseau* (II), Paris, Rieder (Prosateurs français contemporains), 1930 et 1932. Pour une bibliographie complète des œuvres de Baillon cf. Frans Denissen, Maria Chiara Gnocchi, Eric Loobuyck (dir.), *Bibliographie de et sur André Baillon 1898-2004*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique (Series bibliographica), 2005.

8 André Baillon, « Notre enquête », *Savoir et Beauté*, n° 4, avril 1930, p. 183. Texte reproduit dans *Les Nouveaux cahiers André Baillon*, n° 3 (2005), p. 17-18. Le texte complet de la réponse de Baillon figure en annexe à cet article.

9 Cette image est en large mesure une construction, démentie par la correspondance de l'auteur, plus informé qu'il ne voulait le laisser croire, et par ses réponses à de nombreuses enquêtes littéraires, cf. « Ce que nous dit André Baillon. Réponses à des enquêtes de périodiques français et belges » et François Provenzano, « André Baillon et les enquêtes littéraires », *Les Nouveaux Cahiers André Baillon*, n° 3 (2005), p. 7-21 et p. 33-42.

il n'accepte pas que cela devienne un impératif. Quant à l'existence de romans populistes en Belgique, il demeure vague :

Vous me demandez si la littérature belge possède des ouvrages populistes. Bien sûr que oui. Mais faute de définition précise je me garderais d'accoler ce qualificatif à l'œuvre de qui que ce soit. Il plairait à l'un et déplairait à l'autre. Mais je crois qu'en sauvegardant sa liberté, notre grand et magnanime Eekhoud l'eût apprécié.

Il donne également son avis désenchanté sur le sort que l'avenir réservera au populisme :

Je ne crois pas que celui-ci devienne jamais un mouvement d'envergure. Il ne faut pas s'illusionner. Les gens du peuple sont les premiers à se désintéresser des livres où on les représente. [...] De plus, le populisme ne crée pas un nouvel état d'esprit comme le firent le romantisme, le symbolisme, l'école du Parnasse. Des populistes, il y en eut de tout temps. Il y en aura sans doute jusqu'à la fin du monde. On s'est tout simplement compté ; histoire, je suppose, de se sentir les coudes.

La réponse de Baillon est très ambiguë. Le romancier avoue être « plus ou moins populiste », mais il nie presque toute consistance au mot : il ne sait pas exactement ce à quoi cette épithète renvoie et de toute manière il ne reconnaît au populisme ni le statut d'une école ni un quelconque avenir. C'est pourquoi il se garde bien de qualifier de populistes ses compatriotes, même Eekhoud, dont il se limite à dire qu'il eût sans doute apprécié l'épithète... tout « en sauvegardant sa liberté ». D'une certaine manière, on peut dire que Baillon a mis dans le mille : il a perçu les limites de ce qui s'annonce déjà comme un *flop*, essentiellement à cause du manque de « définition précise » de l'école et de l'inexistence d'auteurs populistes reconnus (et qui se reconnaissent comme tels) — ce que la recherche compulsive d'adhésions par l'entremise des enquêtes ne fait paradoxalement que souligner.

Il faut dire que les autres Belges qui répondent à l'enquête restent tout aussi vagues : Hubert Krains range sous l'étiquette populiste les œuvres de Baillon (déjà !), Delattre, Stienet, Tousseul et Virrès, qui feraient du populisme sans le savoir. D'autres intervenants dans le débat prétendent pouvoir reprendre aussi tous les naturalistes belges, populistes avant la lettre, et même Charles De Coster. Franz Hellens, Maurice Gauchez et d'autres prennent part à la discussion, d'où il ressort d'une part que tous les écrivains belges sont populistes « à leur manière », pour reprendre la formule de Baillon, dans la mesure où ils sont « humains », et d'autre part que tout le monde se méfie des consignes des écoles littéraires¹⁰. « Il n'y a pas de théories, il y a des cœurs et des cerveaux » : avec ces mots de Burniaux, que publie la livraison de juillet 1930 de *Savoir et Beauté*, l'enquête belge touche à son terme. D'ailleurs, comme l'a souligné Paul Aron, tant « le rejet de la théorie et le refus des groupements [...] sont caractéristiques d'un champ à peu près dépourvu d'enjeux

10 Cf. Paul Aron, *La Littérature prolétarienne en Belgique depuis 1900*, Bruxelles, Labor (Un livre une œuvre), 1995, p. 95-96.

locaux¹¹ ». L'intérêt de Baillon pour l'école populiste s'arrête là, d'autant plus que l'écrivain se donne la mort deux ans plus tard¹². Mais l'histoire du « populisme de Baillon » est loin d'être conclue : l'auteur sera étiqueté comme populiste dans de nombreux articles et volumes, et ce jusqu'aujourd'hui¹³ — même si la portée d'une telle épithète échappe, de nos jours, à la plupart des lecteurs.

On peut se demander si, au-delà de sa réponse à Constant Burniaux, Baillon peut être tenu pour un romancier populiste selon la doctrine exprimée par Léon Lemonnier dans ses différents textes programmatiques, et surtout dans le *Manifeste du roman populiste* et dans *Populisme* (volume publié en 1930 à La Renaissance du livre, qui permet à Lemonnier de préciser sa théorie après les premiers débats). Rappelons, en synthétisant beaucoup, que selon Lemonnier, les écrivains populistes rejettent le psychologisme d'une certaine littérature bourgeoise, qu'ils choisissent leurs protagonistes et leurs décors dans des milieux populaires, qu'ils s'expriment dans une langue simple ne visant pas l'effet mais, inversement, une certaine authenticité, qu'ils ne font pas œuvre militante, qu'ils ne sont pas issus du peuple ni ne prétendent s'adresser à lui.

Sûrement, Baillon chérit les gens simples comme sujet romanesque : il a peint les milieux des paysans flamands, ceux des petits employés, ceux de la prostitution. Il accepte, comme disait Lemonnier dans son *Manifeste*, qu'une certaine trivialité (« de bon goût » !) habite ses œuvres¹⁴. Sur le plan formel, il s'exprime dans un style clair et non affecté (un lexique peu recherché, des structures phrastiques paratactiques), mais « vigoureux », comme le souhaitait le même Lemonnier. Il ne peut que souscrire à la devise « faire vrai, et non point bizarre¹⁵ ». Il n'a aucune connexion politique et redoute les milieux intellectuels qui font preuve de snobisme. Il n'écrit pas seulement pour les classes populaires et doute fort, d'ailleurs, que celles-ci le lisent¹⁶.

11 *Ibid.*, p. 96. Ce sera Robert Vivier à relancer, trois ans plus tard, le débat sur le populisme en Belgique, par un article qui naît comme un compte rendu du roman *Anna* d'André Thérive (« *Anna* et le hasard. Réflexions sur le populisme et les ressorts du roman », *Le Flambeau*, 16^e année, n° 4 (avril 1933), p. 442-464), mais cela n'aura quasiment pas de suite. On remarquera que Robert Vivier publie, dans les années 1930, deux récits dans la même collection parisienne où avaient paru les œuvres d'André Baillon, de Constant Burniaux et de Jean Tousseul, écrivain cité dans l'enquête de *Savoir et Beauté*, tenté à la fois par le populisme et par la littérature prolétarienne. Sur ces quelques écrivains, cf. Jean Muno, « L'esprit Rieder dans le roman belge de l'entre-deux-guerres », dans Michel Otten (dir.), avec la collaboration de Roland Beyen et Pierre Yerles, *Études de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, préface de Marcel Thiry, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 315-326, et Maria Chiara Gnocchi, « Baillon et les "Prosateurs belges contemporains" : une équipe ? (en reprenant une réflexion de Jean Muno) », *Les Nouveaux Cahiers André Baillon*, n° 6 (2008), p. 7-25.

12 Pour la biographie de l'écrivain cf. Frans Denissen, *André Baillon. Le Gigolo d'Irma Idéal*, Bruxelles, Labor (Les Archives du futur), 2001.

13 Par exemple dans Jacques Dubois, *Les Romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Éditions du Seuil (Points / Essais Inédit), 2000, p. 294, ou dans Paul Aron et Françoise Chatelain, *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales de l'enseignement secondaire*, Bruxelles, Le Cri, 2009, p. 85.

14 Léon Lemonnier, *Manifeste du roman populiste*, *op. cit.*, p. 59.

15 *Ibid.*, p. 80.

16 Voir sa réponse à l'enquête sur le populisme, en annexe.

Est-ce suffisant pour faire de Baillon un écrivain populiste ? Tout d'abord, certains de ces éléments doivent être nuancés, ou du moins situés dans un contexte plus précis. Par exemple, il est vrai que les protagonistes des romans de Baillon sont des gens simples, mais il est évident que c'est loin d'être une prérogative populiste. De plus, si l'auteur a peint les milieux de la prostitution, des petits employés, etc., c'est qu'il les a effectivement fréquentés de son vivant (alors que, dans l'entourage de Lemonnier, on tend à les observer de l'extérieur) : son choix de sujets obéit plus à une tendance à la « confession » autobiographique, avec une intention évidente d'introspection, qu'à un parti pris de réalisme « objectif ». Et si son style est clair, si son vocabulaire n'est pas sophistiqué et ses structures phrastiques sont essentiellement paratactiques, Baillon emploie abondamment les termes et les structures de la langue parlée, voire de l'argot, réprouvés par Lemonnier.

De plus, les mêmes traits qui encouragent certains critiques à définir Baillon populiste en poussent d'autres à le considérer tour à tour comme un représentant de la littérature prolétarienne (l'école « rivale » du populisme) ou comme un écrivain régionaliste, considérant sa provenance périphérique. En effet, malgré la prise de position nette de l'auteur contre le mouvement prolétarien, exprimée tant dans la réponse à Burniaux (voir l'annexe) que dans d'autres écrits¹⁷, Baillon sera classé à plusieurs reprises aussi comme écrivain prolétarien, dès la parution de *Nouvel âge littéraire* d'Henry Poulaille en 1930¹⁸.

En réalité, si l'attribution de l'épithète populiste à Baillon pose déjà quelques problèmes, il est encore plus malaisé de faire de lui un écrivain prolétarien. Baillon n'a jamais été un « prolétaire » et, bien qu'il ait eu de gros problèmes financiers dans sa vie d'adulte, il n'est pas issu du peuple : la famille de sa mère appartenait même à la grande bourgeoisie anversoise. Baillon a fait de brillantes études primaires et secondaires, et s'il a été renvoyé de l'Université, c'est par mauvaise conduite. Dans ses œuvres, il a toujours visé la vérité, mais sans aucune intention politique, même au sens large. Il n'a jamais voulu que ses romans expriment les aspirations de la classe prolétaire comme le souhaitait Poulaille¹⁹. Son idéal de vérité est moins un souci d'authenticité qu'une question d'attitude morale vis-à-vis de la matière littéraire, qui est pour lui d'inspiration autobiographique. Il a publié la plupart de ses œuvres chez un éditeur, Rieder, qui publiait différents auteurs communistes ou engagés dans le mouvement prolétarien, mais non de manière exclusive ; et lui, personnellement, n'a jamais rallié aucun parti, aucune tendance politique.

17 Cf. André Baillon, « C'est du moins mon avis », *Le Rouge et le Noir*, n° 7, 12 juin 1930, p. 3.

18 Henry Poulaille, *Nouvel âge littéraire*, Paris, Librairie Valois, 1930, rééd. Bassac, Plein Chant, 1986 ; Baillon est encore classé parmi les auteurs prolétariens quelque quarante ans plus tard dans Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne en France. Littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d'expression populaire*, nouvelle éd., Paris, Albin Michel, 1974.

19 Baillon l'a expliqué clairement dans une lettre adressée à Poulaille lui-même : « Une littérature sur le peuple faite par le peuple serait aussi unilatérale qu'une littérature faite sur le peuple par les "bourgeois". À mon sens, il faut les deux. Et chez l'un comme chez l'autre, le cœur qui éclaire tout » (s.d., Cachan, Fonds Poulaille, citée par Paul Aron, *La Littérature prolétarienne en Belgique depuis 1900, op. cit.*, p. 96-97).

Ces classements douteux et contradictoires ne vont pas nous apprendre grand-chose sur l'écrivain que fut Baillon ; en revanche, ils nous en disent long sur les ambiguïtés des mouvements en question, dont le populisme. La facilité avec laquelle tant d'écrivains sont classés comme populistes dans les années 1930 est une conséquence du flou de la poétique populiste elle-même, qui finit par converger — donc par entrer en conflit — avec celle, tout autant floue, du mouvement prolétarien, mais aussi d'autres écoles comme le régionalisme. La « querelle » qui opposa, dans les années 1930, les théoriciens du populisme aux tenants de la littérature prolétarienne (Henry Poulaille en tête) est suffisamment connue pour qu'on se limite à y faire allusion dans le contexte de la présente étude²⁰. Ce qui nous intéresse ici, c'est que si les deux écoles partent de *credo* idéologiques en contraste, elles partagent aussi un certain nombre de traits — ce qui explique, d'ailleurs, leur volonté de s'imposer l'une *contre* l'autre. Le mouvement régionaliste (qui est né avant eux, mais qui n'a jamais donné naissance à une « école » avec un programme défini)²¹ s'aligne, lui aussi, sur les options fondamentales du populisme et de la littérature prolétarienne pour ce qui est des sujets romanesques et de la langue d'expression littéraire. On peut dire, en effet, que tous ces mouvements entendent récupérer une partie de la tradition naturaliste (même si les populistes préfèrent Maupassant à Zola) ; qu'ils se dressent contre la littérature bourgeoise, analytique, psychologique ; qu'ils se penchent sur le peuple et trouvent dans ses protagonistes et ses expériences les plus beaux sujets littéraires ; qu'ils cherchent une forme d'expression littéraire qui « fasse vrai », « authentique » si possible ; qu'ils chérissent un style simple, clair, concret, non recherché. Chez les régionalistes, l'intérêt pour le milieu géographique prime l'intérêt pour le milieu social et les décors sont recherchés plus à la campagne que dans les villes, mais les points de convergence restent nombreux.

Les ambiguïtés dans la définition de ces écoles augmentent à cause de la manière peu rigoureuse dont leurs chefs de file ont défendu leurs positions respectives. Dans les écrits de Lemonnier, les postulats théoriques s'accompagnent de l'illustration de quelques « aînés », de quelques écrivains populistes *ante litteram*. Henry Poulaille fait de même dans *Nouvel âge littéraire* et reconnaît à la littérature prolétarienne une longue tradition dans le passé. Des opérations subjectives d'autant plus discutables que les deux écoles se trouvent dans plus d'un cas à revendiquer les mêmes noms. La dimension stratégique de ces démarches est manifeste : ainsi que Nelly Wolf l'a très bien montré, tant les populistes que les prolétariens (et les

20 Cf. Nelly Wolf, *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, Presses universitaires de France (Pratiques théoriques), 1990 (surtout le deuxième chapitre) ; Marie-Anne Paveau, « Le "roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », *Mots*, n° 55 (juin 1998), p. 45-59 ; Maria Chiara Gnocchi, *Le Parti pris des périphéries*, *op. cit.*, p. 192 et suiv. ; Philippe Roger, « Le roman du populisme », dans la revue *Critique*, n° 776-777 (janvier-février 2012) « Populisme », p. 5-23 ; et, pour une analyse plus riche en documents, Elsabé Einhorn, « The populist movement in French literature », *op. cit.*, p. 57 et suiv.

21 Cf. Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le Mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, Presses universitaires de France (Ethnologues), 1991.

communistes) essaient, dans les années 1930, de se proposer en tant que champions d'une « esthétique démocratique » alors particulièrement en vogue²². La compétition se fera particulièrement délicate au moment où les tenants de l'école populiste essaient de « conquérir » tel ou tel écrivain affilié à l'école prolétarienne en lui attribuant le prix du roman populiste²³.

Étant donné ces ambiguïtés et ces points de convergence, on peut s'expliquer les classements multiples et contradictoires de l'œuvre de Baillon au fil du temps. En effet, les quelques traits, très généraux, qui nous ont permis de le rapprocher de la sensibilité populiste pourraient aussi bien justifier, avec quelques ajustements, son adhérence à l'école prolétarienne ou au mouvement régionaliste. À l'affût de prosélytes et de reconnaissance, les tenants de ces quelques courants (populisme et littérature prolétarienne en tête) ont tellement élargi leur bassin de recrutement que le cœur de leur poétique s'en est trouvé dissous. Baillon *pourrait* alors être défini populiste mais aussi régionaliste, et on peut dire qu'il partage un certain nombre de traits avec les écrivains prolétariens... mais les points de divergence sont tout aussi évidents.

Le romancier belge n'avait pas tort : ces étiquettes n'ont pas eu beaucoup de fortune par la suite. Vers le milieu des années 1930, le réalisme socialiste en plein essor récupère — à tort ou à raison — une partie de la tradition de la littérature prolétarienne²⁴, mais aussi des éléments qui étaient propres au populisme. En effet, selon la doctrine du réalisme socialiste, le romancier doit donner une représentation véridique et historiquement concrète du « monde réel » à mesure de l'expliquer, mais aussi de le dénoncer ; les sujets sont encore une fois à chercher dans les milieux populaires, mais moins pour peindre leur misère que pour démontrer que celle-ci est le produit des conflits de classe. Et l'on sait comment le mouvement dégénère : en Russie, la rose des formes artistiques et des sujets littéraires initialement autorisés se restreint au fil des années, et le réalisme socialiste finit par devenir une arme de propagande dans la main de Staline. Tous ceux qui, en France, défendent le réalisme socialiste ne le vivent pas nécessairement comme un dogme, mais la doctrine suscite des jugements sévères de la part des critiques du monde entier et jette de fait le discrédit non seulement sur ses formes extrêmes mais aussi, souvent, sur tout ce dont ils semblent être l'aboutissement. Il en suit que, à partir de ce moment, plusieurs critiques auront tendance à entrevoir cette dégénérescence dans la plupart des écrits prolétariens ou que la critique a simplement, à un moment donné, définis de la sorte. Quant à l'étiquette populiste, elle prend un sens de plus

22 Nelly Wolf, *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, op. cit., p. 37 et suiv.

23 La première attribution du prix (à *L'Hôtel du Nord* d'Eugène Dabit) est déjà problématique, cf. Marie-Anne Paveau, « Le "roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », art. cit., et Philippe Roger, « Le roman du populisme », art. cit., p. 9 et suiv.

24 Aux yeux de certains auteurs des années 1930, le réalisme socialiste constituerait même une étape ultérieure de la littérature prolétarienne et révolutionnaire ; Philippe Baudorre a pourtant rappelé que c'est *contre* la littérature prolétarienne qu'une conception très militante du réalisme socialiste se met en place (Philippe Baudorre, « Le réalisme socialiste français des années trente : un faux départ », dans Paul Aron, Gisèle Sapiro, Frédérique Matonti (dir.), *Sociétés & représentations*, n° 15 (2002) « Le Réalisme socialiste en France », p. 15-38).

en plus négatif, au fil des ans. Lemonnier avait tort de ne pas redouter la collision ou la confusion entre le populisme littéraire et le populisme politique, mal connu à son époque (c'est du moins ce qu'il affirme dans le *Manifeste du roman populiste*)²⁵. Par la suite, l'acception politique du mot populisme s'est fort répandue — qui plus est, avec une connotation négative — au détriment de l'acception littéraire, qui finit par être oubliée.

Il ne faut pas attendre longtemps pour que la Deuxième Guerre mondiale éclate : une guerre longue qui clôt définitivement une époque, voire un demi-siècle. Dans l'après-guerre, le cadre de la littérature française et européenne a changé. Divers protagonistes du monde culturel de l'entre-deux-guerres sont morts pendant le conflit, et ceux qui restent développent de nouvelles catégories de goût et d'appréciation. Dans les années 1950 s'ouvre l'« ère du soupçon » : le doute est jeté sur les fondements du romanesque, depuis l'intrigue jusqu'aux personnages, ce qui implique une prise de distance par rapport à une certaine littérature qui voulait « faire vrai » et qui trouvait ses modèles dans la grande tradition du XIX^e siècle. Certains propos que Lemonnier exprimait dans le *Manifeste du roman populiste* paraissent alors intenable, celui-ci par exemple :

Il faut que, le livre fermé, les personnages se lèvent et accompagnent le lecteur ; ou plutôt, il faut qu'il continue de les suivre, dans le milieu même où ils vivent encore ; il faut qu'ils aient pour lui autant de réalité que les êtres de chair qu'il rencontre chaque jour²⁶.

Le critère de l'authenticité perd, lui aussi, toute sa valeur, puisque le réalisme est désormais conçu comme un style littéraire dont on peut décrire les règles (l'une d'elles aurait précisément pour effet de dissimuler toute règle et de donner l'impression d'un discours transparent). Le roman cultive davantage sa forme et substitue à la référence au monde une référence à soi. Bref, le *credo* « populiste » est incompatible avec les orientations littéraires de l'après-guerre.

Depuis lors (exception faite pour un certain nombre d'auteurs prolétariens temporairement réhabilités dans les années 1970), la plupart des écrivains qui ont été classés, dans l'entre-deux-guerres, comme populistes, prolétariens ou régionalistes ont sombré dans l'oubli, souvent en conséquence de ces mêmes classements (le plus souvent, discutables et contradictoires), faisant appel à des catégories d'appréciation aux antipodes de celles en vogue dans les années qui suivent la Deuxième Guerre mondiale.

Baillon a, en partie, échappé à ce destin : à partir des années 1970, différents critiques et éditeurs belges ont reconnu la modernité de l'écriture baillonienne — que les classements populistes ou régionalistes ne valorisaient pas — et l'œuvre du romancier a connu une sorte de deuxième vie. « En rendant possible le repérage de ce qui y était jusque-là resté lettre morte, la “révolution théorique” qui s'opère à partir des années 1960 et 1970 a [...] ouvert la voie à une réelle redécouverte de [sa production] » : « c'est avec un œil désormais aiguisé à l'épaisseur du langage et

25 Léon Lemonnier, *Manifeste du roman populiste*, op. cit., p. 68-69.

26 *Ibid.*, p. 37-38.

aux fissures subjectives qui s’y font entendre que le lecteur aborde désormais les œuvres de Baillon²⁷ ». Était-ce donc une erreur de voir en Baillon un romancier populiste ? « Faute de définition précise », comme l’avait perçu dès le début l’auteur lui-même, il *avait pu* être rapproché de la sensibilité populiste, mais cette appartenance ne peut pas être tenue pour exclusive. Plus que l’étiquette populiste en elle-même, c’est sans doute la « réception chaotique » de l’œuvre de Baillon dans le temps²⁸ — dont les courants populiste, prolétarien et régionaliste ne sont que les premiers responsables — qui a nui à sa renommée. Heureusement, sa production est suffisamment riche et multiforme qu’elle permet — et a permis — des lectures différentes, du moins en Belgique. On souhaiterait que la France s’y mette à son tour, d’autant plus que c’est dans ce pays que l’auteur a été d’abord publié et apprécié, bien avant que le mouvement populiste ne vienne apporter ses catégories de lecture²⁹.

27 Geneviève Hauzeur, *André Baillon. Inventer l’Autre. Mise en scène du sujet et stratégies de l’écrit*, préface de Christian Angelet, Bruxelles, Peter Lang, 2009, p. 21.

28 *Ibid.*, p. 18 et suiv.

29 Ce n’est que depuis quelques années que Baillon a commencé à être réédité à Paris : les éditions Sillage ont réédité *Le Perce-oreille du Luxembourg* en 2009 et les éditions Cambourakis ont fait paraître deux volumes (*Baillon 1* et *Baillon 2*, 2009 et 2013) qui regroupent cinq romans de l’auteur. Dans les dernières décennies, les études critiques et universitaires ont été nombreuses en Belgique, mais pratiquement inexistantes en France.

ANNEXE

Texte complet de la réponse d'André Baillon à l'enquête « Que pensez-vous du populisme ? Notre littérature possède-t-elle des ouvrages populistes ? » lancée par Constant Burniaux dans *Savoir et Beauté*, n° 4, avril 1930, p. 183.

Mon cher Constant Burniaux,

Je vous étonnerai peut-être, mais je ne sais pas exactement ce que c'est que le populisme. Je n'en connais pas le manifeste ; j'en sais tout juste ce que l'on peut en savoir quand on lit avec peu d'attention et fort rarement les journaux et revues. Ce vague ne me déplaît pas. « Populisme » m'est sympathique et mon Dieu ! je crois que moi aussi je suis plus ou moins populiste, populiste à ma manière, populiste libre, si être populiste ce n'est pas craindre de prendre le sujet de ses observations littéraires et de son affection humaine parmi les gens tout simplement du peuple. Mais je n'irai pas jeter l'anathème à ceux qui cherchent leurs personnages dans des milieux plus cossus ou plus fantaisistes. Le grand point est d'être sincère, que cela vienne du cœur, d'agir par conviction, non par discipline ou par snobisme. Car il faut redouter le snobisme, même dans le populisme.

Je ne crois pas que celui-ci devienne jamais un mouvement d'envergure. Il ne faut pas s'illusionner. Les gens du peuple sont les premiers à se désintéresser des livres où on les représente. Voyez ce qu'ils lisent. Voyez les films qu'ils trouvent « beaux ». De plus, le populisme ne crée pas un nouvel état d'esprit comme le firent le romantisme, le symbolisme, l'école du Parnasse. Des populistes, il y en eut de tout temps. Il y en aura sans doute jusqu'à la fin du monde. On s'est tout simplement compté ; histoire, je suppose, de se sentir les coudes.

Il faut, en tout cas, souligner la différence entre la littérature populiste et la littérature prolétarienne chère à certains. Prolétarien est devenu un mot de combat, un mot de partisan, un vilain mot (en art, s'entend) surtout depuis qu'il s'est allié avec un autre mot pas très beau : dictature. Cela n'a plus rien à voir avec la littérature qui doit être avant tout, me semble-t-il, individualiste.

Vous me demandez si la littérature belge possède des ouvrages populistes. Bien sûr que oui. Mais faute de définition précise je me garderais d'accoler ce qualificatif à l'œuvre de qui que ce soit. Il plairait à l'un et déplairait à l'autre. Mais je crois qu'en sauvegardant sa liberté, notre grand et magnanime Eekhoud l'eût apprécié.

Références

- ARON, Paul et Françoise CHATELAIN, *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales de l'enseignement secondaire*, Bruxelles, Le Cri, 2009.
- ARON, Paul, *La Littérature prolétarienne en Belgique depuis 1900*, Bruxelles, Labor (Un livre une œuvre), 1995.
- Baillon, André, *Baillon I*, Paris, Cambourakis, 2009.
- , *Baillon II*, Paris, Cambourakis, 2013.
- , « C'est du moins mon avis », *Le Rouge et le Noir*, n° 7, 12 juin 1930.
- , *Chalet 1. La Vie est quotidienne*, Paris, Rieder, 1925.
- , *Délires*, Paris, À la Jeune Parque, 1927.
- , *Des vivants et des morts : Le Neveu de Mademoiselle Autorité* (I), Paris, Rieder (Prosateurs français contemporains), 1930 ; *Roseau* (II), Paris, Rieder (Prosateurs français contemporains), 1932.
- , *En sabots*, Paris, Rieder, 1922.
- , *Histoire d'une Marie*, Paris, Rieder, 1921.
- , *Moi quelque part...*, Bruxelles, La Soupente, 1920.
- , « Notre enquête », *Savoir et Beauté*, n° 4, avril 1930.
- , *Le Perce-oreille du Luxembourg*, Paris, Sillage, 2009.
- , *Un homme si simple*, Paris, Rieder, 1925.
- , *Zonzon Pépète, fille de Londres*, Paris, Ferenczi, 1923.
- BAUDORRE, Philippe, « Le réalisme socialiste français des années trente : un faux départ », dans Paul Aron, Gisèle Sapiro, Frédérique Matonti (dir.), *Sociétés & représentations*, n° 15 (2002) « Le Réalisme socialiste en France », p. 15-38.
- DENISSEN, Frans, *André Baillon. Le Gigolo d'Irma Idéal*, Bruxelles, Labor (Les Archives du futur), 2001.
- DENISSEN, Frans, Maria Chiara GNOCCHI et Eric LOOBUYCK (dir.), *Bibliographie de et sur André Baillon 1898-2004*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique (Séries bibliographica), 2005.
- DUBOIS, Jacques, *Les Romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Éditions du Seuil (Points / Essais Inédit), 2000.
- EINHORN, Elsabé, « The populist movement in French literature », Thesis presented for the Degree of Doctor of Philosophy in the Department of French, 1952, University of Cape Town, 183 f.
- GNOCCHI, Maria Chiara, « Baillon et les "Prosateurs belges contemporains" : une équipe ? (en reprenant une réflexion de Jean Muno) », *Les Nouveaux Cahiers André Baillon*, n° 6 (2008), p. 7-25.
- HAUZEUR, Geneviève, *André Baillon. Inventer l'Autre. Mise en scène du sujet et stratégies de l'écrit*, Bruxelles, Peter Lang (Documents pour l'histoire des Francophonies / Europe), 2009.

- KLINKENBERG, Jean-Marie, « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique », *Littérature*, n° 44 (1981) « L'Institution littéraire, II », p. 33-50.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (dir.), *Textyles*, n° 15 (1998) « L'institution littéraire ».
- LEMONNIER, Léon, « Du naturalisme au populisme », *La Revue mondiale*, 1^{er} octobre 1929.
- , *Manifeste du roman populiste*, Paris, La Centaine, 1930.
- , « Populisme », *Les Nouvelles littéraires*, 18 janvier 1930.
- , « Populistes d'hier et de demain », *L'Œuvre*, 15 octobre 1929.
- , « Le roman populiste », *Le Mercure de France*, 15 novembre 1929.
- , « Un manifeste littéraire. Le roman populiste », *L'Œuvre*, 27 août 1929.
- MUNO, Jean, « L'esprit Rieder dans le roman belge de l'entre-deux-guerres », dans Michel Otten (dir.), avec la collab. de Roland Beyen et Pierre Yerles, *Études de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 315-326.
- PAVEAU, Marie-Anne, « "Le roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », *Mots*, n° 55 (juin 1998), p. 45-59.
- POULAILLE, Henry, *Nouvel âge littéraire*, Bassac, Plein Chant, 1986 [Paris, Librairie Valois, 1930].
- RAGON, Michel, *Histoire de la littérature prolétarienne en France. Littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d'expression populaire*, nouvelle éd., Paris, Albin Michel, 1974.
- ROGER, Philippe, « Le roman du populisme », *Critique*, n° 776-777 (janvier-février 2012) « Populismes », p. 5-23.
- STÉPHAN, Raoul, « Le populisme et le roman populiste », *La Grande Revue*, juillet 1938.
- THIESE, Anne-Marie, *Écrire la France. Le Mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, Presses universitaires de France (Ethnologies), 1991.
- VIVIER, Robert, « Anna et le hasard. Réflexions sur le populisme et les ressorts du roman », *Le Flambeau*, 16^e année, n° 4 (avril 1933), p. 442-464.
- WOLF, Nelly, *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, Presses universitaires de France (Pratiques théoriques), 1990.